

# **Les galettes de Plouzané**

**Par**

**Didier Waret**

Du même auteur :

L'empire des Cents, Bénévent, 2007

*Merci à ma fille qui m'a innocemment soufflé l'idée de base de ce roman.*

## Introduction

Accords de Kyoto, Pacte écologique, Grenelle de l'environnement... et si toutes ces bonnes intentions étaient remises en cause, passées à la trappe pour des raisons économiques et provoquaient une fuite désespérée vers un futur entièrement consacré au pétrole ?

La crise économique mondiale actuelle entraîne une modification des consciences de nos dirigeants, mais prendront-ils les bonnes décisions ?

C'est un futur proche possible que j'ai voulu peindre dans ce thriller écologique.

# Chapitre 1

*Dans un futur très proche...*

Aucun visiteur du laboratoire ne se serait risqué à goûter au contenu de l'éprouvette que manipulait Bruno. Celle-ci semblait pleine d'un liquide incolore, mais la pièce comprenait une quantité impressionnante de fioles et de bouteilles remplies, presque toutes, de substances bizarres. Ça aurait rendu méfiant même le plus intrépide des cobayes !

Alors qu'il versait le contenu du tube dans un flacon conique, Louis, son ami et collègue du département écotoxicologie, entra dans le labo :

– Tu tombes à pic ! T'en veux ?

Louis écarquilla les yeux un instant vers le contenu improbable du récipient en verre puis esquissa un large sourire en voyant le liquide changer de couleur lorsque Bruno y précipita de l'eau fraîche, ce composé inconnu, c'était du pastis !

– Fabrication maison, enfin boulot, tu me comprends ! Et sans taxes de surcroît !

– Non merci, dix heures du matin, c'est un peu tôt pour moi, je suis encore au café !

Bruno avait la cinquantaine à peine, mais on lui en aurait donné dix de plus. Son crâne était largement dégarni sur le dessus, seule une couronne de longues mèches grisonnantes cernait sa tête et retombait sur ses épaules. La tignasse fixée par un gel puissant, il aurait aisément pu ressembler au clown Bozo. Depuis que sa femme l'avait quitté, il s'était jeté à corps perdu dans le travail. Dans le travail et dans l'alcool ! Ou était-ce l'alcool qui déjà avait provoqué la séparation ? C'était avec une grande maîtrise qu'il jonglait, jour après jour, avec un taux d'alcoolémie nettement supérieur aux limites admises, sans toutefois provoquer chez lui d'état d'ivresse. En tout cas, ivre à tomber au sol, il ne l'était jamais au travail ! Il réservait cet état extrême dans sa lente descente aux enfers pour un lieu moins exposé : son domicile, ou parfois, chez les rares amis qu'il avait su garder.

Depuis longtemps, par engagement écologique, il avait abandonné la voiture au profit de la bicyclette et parcourait ainsi chaque jour les quelques kilomètres qui le séparaient de son lieu de travail. C'est avec ce moyen de locomotion, vert dans l'esprit, mais bleu gitane techniquement parlant, qu'il s'activait, deux fois par jour, sur la route du Conquet. Au moins, cet exercice forcé réduisait dans son sang tout aussi bien les toxines que le sucre lié à l'abus d'alcool. Paradoxalement, à force d'ingurgiter des repas beaucoup plus liquides que solides, il avait perdu une bonne quinzaine de kilos : le vélo lui semblait maintenant nettement moins fatigant qu'il y a quelques années.

- Tu as regardé les infos ce matin ? demanda Louis.
- Non, ni ce matin, ni hier au soir ! Ça fait des semaines, des mois sans doute que je n'allume plus la télé ou la radio.
- Ils viennent encore de trouver de nouveaux gisements au Groenland !
- Je ne sais pas si je dois m'en réjouir ou m'en attrister ! D'un côté, nous sommes sûrs d'avoir du boulot jusqu'à notre retraite, de l'autre, ce n'est pas encore demain que les gouvernements reprendront leur démarche écologique afin de réduire l'effet de serre !
- C'est sans doute triste, mais ce qui m'importe avant tout, c'est de pouvoir continuer à mettre de l'essence dans ma voiture pour partir en vacances ! Avec ces nouveaux gisements sous contrôle occidental, les prix seront à nouveau stabilisés.
- L'individualisme nous conduira à notre perte ! Quel monde laisserons-nous à nos petits-enfants et arrière-petits-enfants ?

- Tout cela me dépasse ! Mais que puis-je faire à mon niveau ?
- Seul, pas grand-chose, c'est certain ! Mais, si suffisamment de gens, dans tous les pays, se mobilisaient alors tout serait encore possible !
- Ça a failli marcher une fois, mais qu'en reste-t-il aujourd'hui ?
- Très peu ! Je te l'accorde, mais ce n'est pas une raison pour renoncer à y croire !
- Tu parles, Charles ! Regarde-toi ! Tu ne descends pas sous le gramme d'alcool du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, tu es plutôt mal placé pour me dire de garder espoir, non ?
- Tu vois, si je ne gardais pas un peu confiance en cette foutue planète et en l'homme, il y a longtemps que j'aurais fait le grand saut ! L'alcool cautérise aussi bien mon petit cœur tuméfié que mon cerveau !

Louis sembla surpris par les propos de son ami. Jamais auparavant il ne s'était livré ainsi, jamais il n'avait parlé de suicide.

- Au fait ! Pourquoi étais-tu venu ?
- Pour discuter cinq minutes et aussi pour t'inviter samedi soir à la maison, mais sans excès surtout, ma femme déteste les soiffards qui ne savent pas se tenir. Tu la connais !
- C'est gentil, mais je ne sais pas encore si je viendrais. Mon fils va peut-être passer ! Je te tiendrais au courant.
- Comme tu veux ! Tu sais que l'invitation est lancée.
- Merci Louis de penser à un vieux con comme moi.
- Au moins quand tu es là et un peu rond, les discussions sont animées !
- Ne me dis pas que je suis invité uniquement pour mes brèves de comptoir ?
- Arrête ! tu sais parfaitement ce que je veux dire !

Avant de devenir amis, ils avaient d'abord été collègues. Ils se connaissaient depuis une dizaine d'années. À l'origine, Bruno ne travaillait pas pour l'Ifremer<sup>1</sup>. Il avait commencé sa carrière de biologiste écolo au sein du Cedre<sup>2</sup>, un organisme chargé de gérer les catastrophes pétrolières en France, mais aussi partout dans le monde.

---

<sup>1</sup> Ifremer : Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer.

<sup>2</sup> Cedre: Centre de Documentation, de Recherche et d'Expérimentations sur les Pollutions Accidentelles des Eaux

Lorsque le Cedre fut intégré à l'Ifremer, il y a dix ans, Bruno débarqua un beau jour sur le site de Plouzané avec ses paillasses, son matériel et ses illusions.

Le site de la Pointe du diable portait parfaitement son nom : pour de nombreux états dans le monde, l'Ifremer était devenu le diable. Au fil des années, au fil des catastrophes écologiques provoquées par d'incessantes marées noires, le rôle d'expert auprès des tribunaux de cet organisme avait conduit de nombreux armateurs véreux ou des États voyous à verser des sommes de plus en plus colossales aux victimes. Hélas ! Ça n'avait duré qu'un temps ! Un beau jour, sous la pression de puissants lobbies, la politique écologique mise en œuvre par l'Europe et par une grande partie du club de Kyoto avait volé en éclat. Le coût social d'une telle politique devenait exorbitant. Pourquoi imposer aux états riches des normes écologiques draconiennes alors que la plupart des pays émergents, vers lesquels partaient les entreprises qui délocalisaient, n'étaient soumis à rien ? « S'ils ne font rien, pourquoi ferions-nous quelque chose ? » entendait-on dans l'opinion publique. Très rapidement alors, en quelques années à peine, la situation s'était à nouveau dégradée, y compris en Europe, dans une sorte de fuite en avant désespérée.

Armés par des financiers peu scrupuleux, les navires-poubelles s'étaient multipliés et avec eux, leur lot de catastrophes. Un temps, la lutte contre les pollutions et les marées noires resta une priorité pour l'Ifremer, puis la diminution des crédits mit un terme à ce travail qui rappelait celui de Sisyphe. Depuis, seules quelques régions côtières subventionnaient encore l'Ifremer, en particulier pour la recherche fondamentale, dans l'espoir de trouver une solution miracle qui permettrait de venir à bout d'une pollution à moindre coût. Ne pouvant s'attaquer aux causes, ils cherchaient à en minimiser les conséquences.

Et c'est entre deux fabrications de pastis ou de chouchen que Bruno travaillait là-dessus !

- À tout à l'heure, au self ?
- Peut-être, si j'ai assez faim !

Sept ou huit pastis plus tard, c'était déjà l'heure du déjeuner. Non ! Décidément, il n'avait pas faim ! Il attendrait le soir. Il y avait bien quelques galettes dans un coin du labo, mais c'était des galettes de mazout issues d'un dégazage, désormais quasi quotidien, ou d'une récente marée noire qu'on lui avait apportées en début de semaine. Rien d'appétissant à part, peut-être, pour les enzymes qu'il testait, en vain, depuis bientôt deux ans.

Largement éméché, il avait un peu plus forcé que d'ordinaire, Bruno aligna maladroitement une quarantaine de boîtes de pétri sur l'une des paillasses. Il déposa alors grossièrement des échantillons d'une des galettes dans chaque boîte pour effectuer une nouvelle série de tests. Une de plus ! Satisfait du travail accompli, quinze bonnes minutes depuis le début de la matinée, il décida de faire une pause café. Le paquet de café, il l'avait encore oublié chez lui ce matin ! Bien sûr, il y avait un distributeur pas trop loin, mais ça ne lui disait rien et de toute façon, il avait perdu sa puce RFID depuis plusieurs mois, seule clé permettant d'obtenir de la machine, une boisson. Il se rabattit alors sur le pousse-café. La bouteille de digestif trônait, anonyme, au milieu des bases et des acides. Il se versa une bonne rasade de calva dans le bécher qui lui servait de verre et fit disparaître le tout en deux ou trois gorgées. Le flacon à peine vide, il se versa une autre dose du breuvage à base de jus de pomme fermenté. Petit à petit, l'alcool, couplé au manque de nourriture, commençait à faire son œuvre, même pour ce coutumier du fait. Spontanément, un air de chanson paillarde<sup>1</sup> lui arriva aux lèvres, d'abord en sifflotant puis chantant à haute voix au fur et à mesure qu'il retrouvait les paroles :

...

*Ancienne enfant d'Marie-salope  
Mélanie, la bonne au curé,  
Dedans ses trompes de Fallope,  
S'introduit des cierges sacrés.  
Des cierges de cire d'abeille  
Plus onéreux, mais bien meilleurs,  
Plus onéreux, mais bien meilleurs,  
Dame! La qualité se paye  
A Saint-Sulpice, comme ailleurs.  
A Saint-Sulpice, comme ailleurs.*

...

Tout en continuant à chanter, il virevoltait d'éprouvettes en fioles, de bacs en béchers, en ajoutant, à son gré, toutes sortes de produits à la préparation d'enzymes à tester. Esquissant tantôt un pas chassé à droite, tantôt un saut jeté à gauche, il ajoutait, à mi-chemin entre un chef trois étoiles du Michelin et un apprenti sorcier, les ingrédients

---

<sup>1</sup> Mélanie de Georges Brassens.

qui lui tombaient sous la main. Lorsque le récipient fut sur le point de déborder, il remplit une pipette du mélange et commença à déposer aléatoirement une dose dans les boîtes de pétri qu'il avait préparées. Pour terminer, une fois les quarante boîtes traitées, il se saisit d'un pistolet à air chaud, sorte de long sèche-cheveux qu'il valait mieux ne pas utiliser sur soi, sous peine de ressembler à l'enfant adultérin que pourraient avoir ensemble Zinedine Zidane et Sinead O'Connor. Puis, en faisant mine, à l'image de l'héroïne de sa chanson, de se l'enfiler entre les cuisses, il changea soudainement de cible, mit en marche le pistolet et le passa sur les boîtes en visant, tel un James Bond de dix ans, les taches de mazout imprégnées de l'improbable mixture.

En voulant remettre le pistolet sur son support un peu précipitamment, il manqua de s'étaler par terre et heurta son coude sur un coin de la paille. Un brin dégrisé, il décida de se calmer et de retourner s'asseoir bien sagement sur un tabouret en attendant que la douleur passe.

Quelques minutes plus tard, la tête écrasée sur la paille, il ronflait dans un sommeil profond.

\*

\*\*

Le bruit de la porte du labo tira Bruno de son sommeil. Les yeux encore embués d'alcool et de sommeil, il les plissa pour accommoder sa vue et découvrir qui pénétrait dans son antre, qui osait le déranger ainsi pendant sa sieste. Très vite, il reconnut ce visage : il s'agissait du directeur ! Benoît Trille. Chacun sur le site connaissait son véritable nom, il s'appelait en réalité Pierre Benoît Trille de Varennes, et était de vieille noblesse française. Ça lui avait valu plusieurs sobriquets comme : « Sa Majesté », « Benoît inégalité » par opposition à Philippe égalité pendant la Révolution française, ou encore « le brasseur » pour sa tendance à ne brasser que du vent depuis sa nomination, il y avait seulement quelques mois. Ses méthodes de management et ses idées puaien la naphthaline. De toute façon, Bruno savait que son passage en ces lieux n'excéderait pas les dix-huit mois, c'était le seuil maximum d'incompétence qu'il atteindrait ici avant d'être parachuté, et promu comme il se doit, sur d'autres pauvres cons à emmerder.

- Vous dormiez ?
- Non, bien sûr ! Pour qui me prenez-vous !

En se levant pour accueillir son patron, Bruno qui n'avait pas vu l'état de sa joue, passa devant un miroir qui se trouvait sur le mur, au-dessous de l'horloge. Il avait

dormi près de trois heures et sa joue avait pris la marque des petits carreaux de la paillasse et des quelques bouchons d'éprouvettes qui y traînaient. En fait, c'était un jeu de morpion qui était incrusté sur sa joue. Dans ces conditions, difficile de nier l'évidence, même avec la plus grande mauvaise foi. Il se mit à rougir, confus.

- Il va falloir me fournir des résultats ! Rapidement ! Autrement, je me verrai dans l'obligation de vous remplacer par un jeune diplômé, moins cher et plus dynamique. Nos subventions ne continueront pas à tomber ainsi, sans contreparties, chaque année. Vous devez absolument vous ressaisir !

Sans attendre de réponse, le directeur tourna les talons et quitta le laboratoire. Pour une fois, Bruno n'avait aucune envie de le surnommer « le brasseur » : la menace était suffisamment claire et directe.

Les subventions, versées pour ses recherches, permettaient également de faire vivre une trentaine d'autres chercheurs sur des projets différents. Jusqu'à présent, sa petite réputation lui avait permis de travailler de façon autonome au centre, mais il ne faisait aucun doute que son léger « pétage de plomb » d'aujourd'hui le mettrait dans le collimateur des responsables.

Pour finir de se remettre, il décida de se faire quand même payer un café par Louis au distributeur. Ça lui permettrait d'expliquer ses déboires et de prendre conseil sur l'attitude à tenir face à la direction.

- Cette fois, j'ai vraiment déconné !
- Qu'est-ce qui se passe ?
- J'ai un peu trop picolé aujourd'hui et Sa Majesté m'a surpris en pleine sieste dans mon labo !
- Merde !
- Si je ne trouve pas très vite une idée, mes jours ici sont comptés !
- Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Tu veux que j'en touche un mot au syndicat ?
- Non, pour le moment paye-moi un kawa, je ne retrouve plus ma clé ! Je dois réfléchir seul et éclaircir mes idées.
- Comme tu veux !

En fait, Bruno s'enfila trois expressos coup sur coup, remercia son ami et retourna dans son labo la tête basse. Tout en réfléchissant à la situation, il se mit à ranger le foutoir qu'il avait laissé avant de s'endormir. La bouteille de calva regagna sa

place au milieu des produits chimiques. Les flacons de poudre ou de liquide furent soigneusement refermés. Il se mit alors à parler tout seul :

– Saleté de journée ! J'aurais mieux fait de rester au lit ce matin !

En bougonnant, il poursuivit son grand nettoyage. Il tomba sur un reste de pastis et deux bouteilles pleines de chouchen. Il les regarda de longues minutes ne sachant quoi en faire. Devait-il les jeter ou les conserver ? Crucial dilemme ! Des perles de sueur coulaient sur son front, sa nuque, comme si sa vie dépendait du choix qu'il allait faire. Il résista à l'envie de s'envoyer une grande rasade de chouchen, il avait assez fait de conneries pour la journée ! Sa décision fut prise ! Il vida dans l'évier le contenu des bouteilles de chouchen puis, quand vint le tour du flacon de pastis, il hésita et finit par le ranger dans un petit placard au milieu d'autres mixtures chimiques.

– Ça ira mieux lundi ! Si je me débarrasse de tout aujourd'hui, je suis sûr que je le regretterai.

Il était bientôt cinq heures, et c'était vendredi. Un long week-end d'ennui l'attendait, mais il pensa qu'il valait mieux rentrer chez lui. Lundi, il serait en meilleure forme. Sans doute ! Il enleva sa blouse et la posa sur le portemanteau, il récupéra sa polaire et l'enfila. Au moment où il mettait sa clé dans la serrure pour fermer le labo, il repensa aux boîtes de pétri qu'il avait laissé en plan sur l'une des paillasses. Il hésita un instant :

– Allez ! Je ne suis pas à cinq minutes près ! Rangeons ces boîtes, je recommencerai l'expérience lundi matin... sérieusement cette fois.

Sans remettre sa blouse, il se dirigea vers la paillasse en question. Au passage, il saisit une petite poubelle de la main gauche et s'apprêta, en s'aidant de la main et du bras droit, à rabattre toutes les boîtes dans le container.

Son bras se figea en plein élan...